



Conférence du 29 mars 2005

IMAGES DE PERDIGUIER

par Laurent Bastard

Issu de quatre générations de compagnons tanneurs-corroyeurs du Devoir, né en 1955, Laurent Bastard s'intéresse à l'histoire du Compagnonnage depuis une vingtaine d'années. Il a publié plusieurs articles dans des revues spécialisées, sur l'iconographie compagnonnique, les chefs-d'œuvre de compagnons, les Bons-Enfants chapeliers, les compagnons sergers au XVIII^e siècle, etc. En 1995, Il a été commissaire-adjoint de l'exposition « Le Compagnonnage, chemin de l'excellence », présentée à Paris au Musée National des Arts et Traditions populaires. L'année suivante, en collaboration avec Jean-Michel Mathonière, il a publié *Travail et Honneur, Les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIII^e et XIX^e siècles* (La Nef de Salomon), analyse d'archives avignonnaises inédites, puis, en 2000, *Compagnons au fil de la Loire; histoires et légendes d'hommes de caractère*, aux éditions Jean-Cyrille Godefroy.

L. Bastard est chargé de la conservation du Musée du Compagnonnage de Tours depuis 1993.



IMAGES DE PERDIGUIER¹

Pourquoi cette conférence ? D'abord parce que l'année 2005 est celle du bicentenaire de la naissance d'Agricol Perdiguier et qu'il convenait que le musée du Compagnonnage s'associât aux manifestations organisées par les compagnons. Ensuite, parce qu'aucun autre compagnon du XIX^e siècle n'a suscité autant de portraits. Par ailleurs, les lithographies dont il est l'auteur, quoique en nombre réduit (cinq majeures), ont eu un impact considérable au sein du compagnonnage, à la fois par leur originalité, leur large diffusion et leur pérennité. Le titre de cette conférence est donc volontairement équivoque : il s'agira des images *représentant* Perdiguier et des images *éditées par* Perdiguier.

I. – Repères biographiques

Tous les compagnons d'aujourd'hui approuvent rétrospectivement la pensée et l'action d'Agricol Perdiguier. Durant quarante ans, il prêcha la réconciliation de sociétés ennemies, appelant les compagnons de son temps à cesser leurs luttes brutales, à abandonner le mépris pour le respect mutuel, en un mot à se reconnaître pour frères, quel que soit leur fondateur légendaire, leurs traditions ou leur métier.

Perdiguier est né le 4 décembre 1805 à Morières-lès-Avignon (Vaucluse), d'un père artisan menuisier et d'une mère lingère. Septième d'une famille de neuf enfants, il fréquenta deux ou trois ans seulement l'école de son village, assez de temps cependant pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Le reste de son instruction, il le

dut à la lecture, à l'envie d'apprendre, à sa curiosité intellectuelle et à d'indéniables dispositions pour les sciences et les arts.

Pierre Perdiguier, son père, souhaitait qu'il lui succédât un jour à l'établi. Agricola entra en apprentissage auprès de lui, à l'âge de treize ans, puis chez un maître menuisier d'Avignon, jusqu'en 1823. Cette année-là, il fut affilié chez les compagnons menuisiers du Devoir de Liberté, dénommés aussi « Gavots ».

Le 20 avril 1824, il quittait Avignon pour entreprendre un tour de France qui le conduisit à Marseille, Nîmes, Montpellier (où il fut reçu compagnon le 1^{er} novembre sous le nom d'« Avignonnais la Vertu »), Béziers, Bordeaux, Rochefort, La Rochelle, Nantes (où il fut gravement malade), Chartres, Paris, Chalon-sur-Saône, Lyon (où il fut élu Premier Compagnon et initié au troisième ordre). De là, il rentra à la maison paternelle. C'était le 24 août 1828. Son tour de France avait duré quatre ans et demi.

Mais Perdiguier ne demeura pas à Morières. Un an plus tard, il revint travailler à Paris. Comme d'autres ouvriers, il s'enthousiasma pour la révolution de 1830. Il restera fidèle à ses convictions républicaines toute sa vie durant. L'intérêt qu'il portait au compagnonnage le poussa à prendre la plume. En 1834 et 1836, il publia ses *Chansons de compagnons...*, puis, en 1839, le *Livre du Compagnonnage*. Son œuvre connaît le succès, passionne les compagnons, est signalée par la presse et touche le monde littéraire.

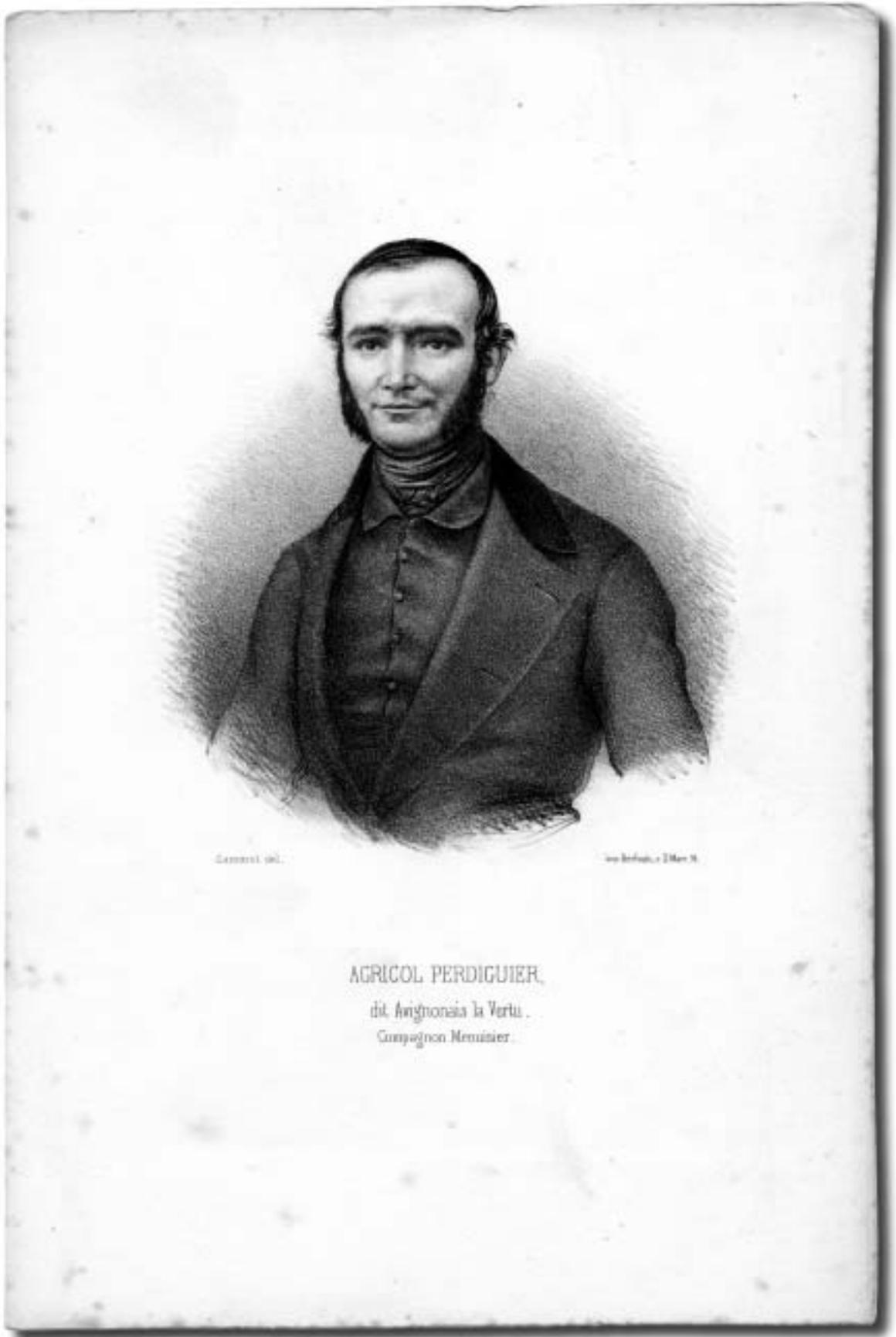
Républicain comme son père, Perdiguier ne résista pas aux idéaux de la révolution de 1848. Il fut élu à la députation, à la fois en Vaucluse et à Paris et choisit de représenter les électeurs de la capitale. Réélu en 1849, il fut exilé après le coup d'État du 2 décembre 1851.

Après quelques mois en Belgique, il s'établit à Genève où il vivota, malade et aigri, jusqu'en 1855, date à laquelle il éditait l'un de ses ouvrages majeurs, les *Mémoires d'un Compagnon*. Autorisé à rentrer en France, il ouvrit une école de dessin qu'il dut rapidement transformer en librairie et commerce de vins, faute d'élèves. Son activité littéraire se poursuivit néanmoins par la publication d'ouvrages sur le compagnonnage et d'opuscules politiques. Il se tint à l'écart de la Commune de 1871, dont les excès effrayaient le vieux républicain idéaliste de 1848. Après un ultime *Appel aux Compagnons* (1873), Perdiguier s'éteignit le 26 mars 1875. Il est inhumé au Père Lachaise, où sa tombe est surmontée d'une ruche, symbole du travail et de l'unité ouvrière².

II. – Les portraits de Perdiguier.

Tous sont postérieurs à 1840 et sans doute même les premiers ont-ils été édités sous la Seconde République, entre 1848 et 1851, lorsque Perdiguier connut la notoriété politique. Ils le représentent avec un visage rond orné de favoris selon la mode de l'époque, aux traits réguliers, avec un grand front. Celui de Camaret est le plus connu. Quant à celui de Daumier, qui est une charge, il s'accompagne de cette légende ironique : « AGRICOL PERDIGUIER. Position favorite d'un ouvrier qui n'est plus à l'ouvrage. Après ça, je conçois qu'Agricola ait du plaisir à mettre les mains dans ses poches, depuis qu'il

1. Une partie de ce texte a été publiée en 1995 et constitue la notice accompagnant la réédition des lithographies des trois fondateurs par La Nef de Salomon.
2. Sur la vie et l'œuvre de Perdiguier, se reporter à ses *Mémoires* (plusieurs éditions, dont celle de l'Imprimerie Nationale, précédée d'une préface de Maurice Agulhon, en 1992) et à la *Biographie de l'auteur du Livre du Compagnonnage* (1846), réédité en 2004 par la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment; Anfos-Martin, *Agricola Perdiguier, dit « Avignonnais la Vertu », sa vie, ses œuvres et ses écrits*; Cavaillon, 1904; Jean Briquet, *Agricola Perdiguier, Compagnon menuisier et représentant du peuple (1805-1875)*; Paris, Éditions de La Butte-aux-Cailles, 1981 et « Agricola Perdiguier dit "Avignonnais la Vertu" (1805-1875) », in *Fragments d'histoire du Compagnonnage, cycle de conférences 1998*.



AGRICOL PERDIGUIER,
dit Angironais la Vertu.
Compagnon Menuisier.

Lithographie par Camaret, vers 1840.



Mouchoir imprimé « La Montagne » (Perdiguier siège au premier rang du haut, levant la main). Dépôt Anfos-Martin au Musée du Compagnonnage de Tours.

est certain d'y trouver chaque matin vingt-cinq francs. » C'était injuste, car Perdiguier ne s'était pas présenté à la députation pour échapper à ses difficultés financières, qui ne cessèrent d'ailleurs pas pour autant.

Plusieurs images (des lithographies, un mouchoir imprimé) le représentent sur les bancs de la Montagne, à l'Assemblée Nationale, avec ses collègues députés, sur trois ou quatre rangs.

Les autres portraits ont été édités à son retour d'exil. L'un accompagne la troisième édition du *Livre du Compagnonnage* (1857) et le montre portant moustache et barbiche à la mode de Napoléon III.

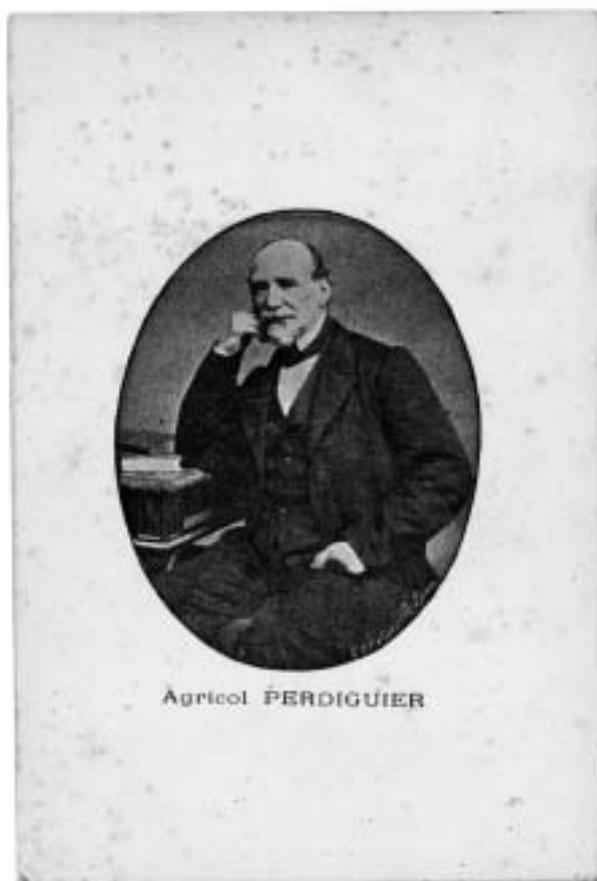
Il faut aussi signaler la lithographie du tisseur Jean-Baptiste Bourguet, « l'Union des corps d'états », éditée vers 1875. Perdiguier y figure à droite du piédestal, en compagnie de son ami Jean-François Piron, le compagnon blancher-chamoiseur et chansonnier³. Il y est représenté jeune, paré de couleurs qui ne sont pas celles des Gavots.

Une rare photographie nous le montre aussi à la fin de sa vie.

3. Détail reproduit dans L. Bastard, « Jean-François Piron, dit Vendôme la Clef des Cœurs », in *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, vol. 2, cycle de conférences 1999, p. 23.



L'une des nombreuses lithographies illustrant « La Montagne » (ici, par Buffet). Perdiguier est au second rang, le troisième à partir de la droite. Coll. L. Bastard



Photographie de Perdiguier éditée en 1904 par Anfos-Martin pour l'inauguration du square A.P. à Avignon.

Statuette d'un « Compagnon en 1848 », par R. Dandurand, statuaire à Fontenay-le-Comte, réalisée en 1929 et article publié dans le n° 120 (août 1929) du journal *Le Compagnonnage*. Le personnage s'inspire des portraits de Perdiguier réalisés à partir de 1857. Le piédestal sur lequel il s'appuie est orné des dessins d'Abel Boyer figurant sur la couverture des *Muses du Tour de France*.

LE COMPAGNONNAGE

**UN COMPAGNON
DE 1848***

Sur l'initiative du C. : chapelier Milcent, un de ses amis, M. R. Dandurand, statuaire à Fontenay-le-Comte, a bien voulu modeler cette statuette représentant un Compagnon de 1848, faisant 0 m. 41 de hauteur, où l'on y découvre facilement les traits de Perdiguier.

Exécuté en deux formats, l'un bronzé au prix de 35 francs et l'autre colorié au prix de 45 francs, port et emballage en sus.

* Ces deux modèles ont été exposés au stand comp. : de la Foire de Bordeaux pour la grande fête du Compagnonnage et ont été admirés de tous les CC. :

Ceux qui désireraient l'une ou l'autre de ces statuettes appelées à orner nos intérieurs, voire nos chambres comp. : , n'ont qu'à en faire la demande à l'auteur, M. Dandurand, 67, rue de la République, à Fontenay-le-Comte (Vendée), ou pour tous autres renseignements au C. : Milcent, à Croix-de-Vie (Vendée).



Enfin, des bustes, une médaille de la Monnaie de Paris et des statuettes, fabriqués au XX^e siècle, s'inspirent tantôt du jeune compagnon sur le tour de France (telle celle du compagnon ciseleur des Devoirs Unis Michel Artous, réalisée en 1986), tantôt du vieux penseur (telle celle du statuaire Dandurand, réalisée en 1929).

III. – Les images éditées par Perdiguier.

L'activité politique de Perdiguier lui valut, comme à nombre de républicains, d'être victime des mesures répressives qui suivirent le coup d'État du 2 décembre 1851. Le 20 janvier 1852, il fut expulsé du territoire français et vécut à Bruxelles, puis à Genève, durant près de quatre années.

Rentré à Paris le 5 décembre 1855, prématurément vieilli, il ne put reprendre son métier de menuisier. Durant quelque temps, il donna des cours de dessin mais trop peu d'ouvriers fréquentaient son école de trait. Les beaux jours d'avant l'exil étaient passés. Aussi ne tarda-t-il pas à transformer l'école en librairie. C'est donc en son domicile, au n° 38 de la rue Traversière, qu'il mit en pratique l'une de ses idées les plus chères : l'instruction des ouvriers par la lecture. Il y vendait des ouvrages techniques et historiques, des dictionnaires, des œuvres littéraires et des écrits compagnonniques.

L'un de ses contemporains, Alexandre d'Englehem, a ainsi décrit les lieux :



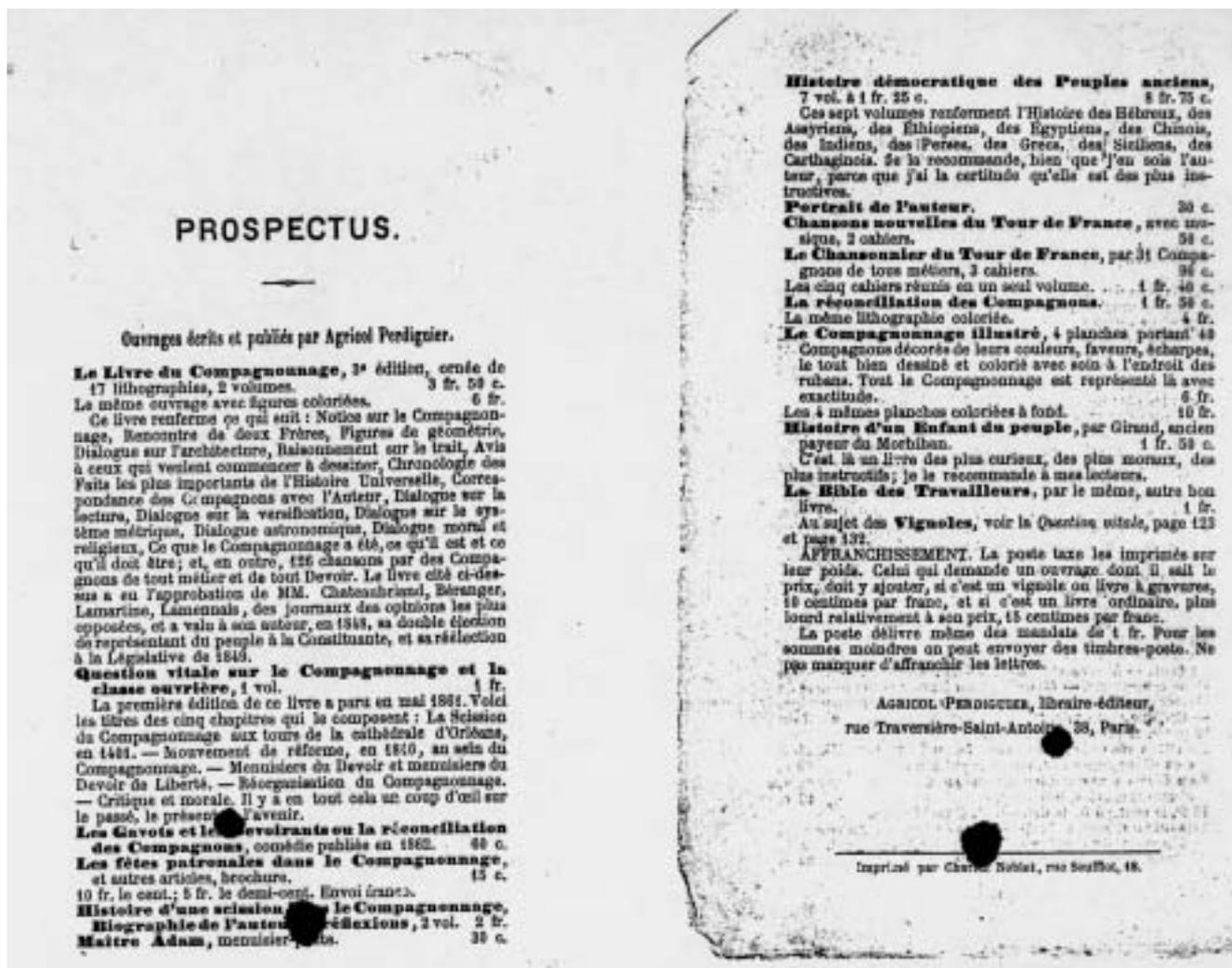
« Agricol Perdiguier » par Ch. Dorléans (v. 1860).

« Quittez à droite la grande voie qui monte à la place du Trône, dans la rue Traversière, à quelques pas après avoir croisé la tortueuse rue de Charenton, et avant d'atteindre la voûte du viaduc qui soutient le chemin de fer de Vincennes, regardez à gauche. Arrêtez-vous à l'une des humbles échoppes, d'apparence encore toute provinciale, qui ornent la base des hautes et étroites maisons de ce quartier perdu. C'est une petite boutique peinte en bleu pâle, comme celle des barbiers pauvres de Londres. La devanture se compose d'une porte dont on atteint le seuil en gravissant une haute marche.

Des deux côtés, à hauteur d'appui, sont deux châssis vitrés où s'étalent les livraisons nouvelles des journaux littéraires du peuple.

Deux choses vous frapperont à l'aspect de ce petit magasin de librairie. D'abord un portrait colorié de la figure légendaire de Maître Jacques, l'antique fondateur du Compagnonnage, et sur le linteau de la porte d'allée qui sépare cette boutique de sa voisine, celle de l'épicier, le nom de l'habitant de ce très modeste lieu, nom destiné depuis longtemps déjà à la célébrité : Perdiguier. »

L'auteur de ces lignes a été frappé par la lithographie de Maître Jacques, que Perdiguier venait d'éditer en 1863. D'autres contemporains remarquèrent, avec dédain, les « images naïves » d'Avignonnais, représentant des scènes de compagnonnage, « tout cela lithographié à la diable par les Raphaël de la rue Saint-Jacques », propos vexants qui firent réagir Perdiguier.



Prospectus édité vers 1862 de la liste des livres et lithographies de Perdiguier (Portrait, la Réconciliation des Compagnons, Le Compagnonnage illustré).

C'est donc en cette modeste librairie de la rue Traversière que furent diffusées les fameuses images imprimées selon la technique, très en vogue au XIX^e siècle, de la lithographie.

Elles ne sont pas très nombreuses puisqu'il s'agit des illustrations du *Livre du Compagnonnage* (édition de 1857), de *La Réconciliation des Compagnons* (1862), des figures du *Compagnonnage illustré* (vers 1862) et des portraits des trois fondateurs : *Salomon* (1862), *Maître Jacques* (1863) et le *Père Soubise* (1865).

L'édition de ces estampes est concentrée sur une courte période de la vie de Perdiguier : huit années, en incluant l'illustration du *Livre du Compagnonnage*. Avant et après ces huit années, Perdiguier a eu recours à la parole et à l'écrit pour diffuser son message de réconciliation entre les compagnons mais aussi ses idées républicaines et ses réflexions sur la société de son temps.

L'édition d'estampes, que Perdiguier et Lise, son épouse, coloriaient eux-mêmes, paraît-il, constitua donc une activité restreinte dans le temps et par le nombre de thèmes traités. Perdiguier abandonna-t-il cette production pour des raisons financières ou bien faute d'imagination ?

Les thèmes traités se classent aisément en trois catégories. La première évoque les corps compagnonniques, et exprime la volonté d'instruction de

l'auteur. Il s'agit de faire connaître les sociétés à un large public, comme il avait entrepris de le faire avec le *Livre du Compagnonnage*. La seconde est représentée par la *Réconciliation des Compagnons*. C'est un souvenir de 1848, l'évocation d'un passé cher à Perdiguier, qui, comme d'autres de sa génération, crut à l'aboutissement de ses efforts en faveur d'un compagnonnage non pas unifié mais tolérant, sous l'aile protectrice de la République. Restent enfin les « trois fondateurs », qui constituent une imagerie si connue aujourd'hui qu'on en oublie le caractère profondément original, comme nous le verrons par la suite.

Toutes ces lithographies connurent un grand succès. Si nous ignorons quelle fut l'importance des tirages, il est certain qu'elles furent largement diffusées dans la France entière du vivant et bien après la mort de Perdiguier, puisqu'elles étaient encore vendues durant l'entre-deux guerres par la Fédération Intercompagnonnique de la Seine, qui en avait retrouvé les pierres à lithographier. La célébrité de leur auteur, qui correspondait avec des compagnons de toutes les villes, y fut pour beaucoup. Mais Perdiguier ne négligeait pas la publicité. Dans une lettre circulaire lithographiée⁴, du 24 décembre 1861, il informa ses « chers Pays et Frères » de la mise en vente de quelques gravures et de la réimpression de ses ouvrages, et, lors de son dernier tour de France, en 1863, il ne manqua pas d'écrire à Lise, le 3 août : « Adresse à M. Chalbert, père, menuisier à Bédarieux, *Salomon* et *Maître Jacques* coloriés, et mon portrait. Mets dans chaque envoi quelques prospectus. »⁵

Il y avait en effet concurrence en ce domaine, car l'édition de lithographies compagnonniques avait pris beaucoup d'ampleur depuis les années 1830. On en compte plus d'une centaine jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ensuite, ce mode d'impression cède le pas à la photographie et à l'affiche. Toutes ces œuvres, souvent d'un grand intérêt, ne connurent pas la destinée de celles de Perdiguier.

En effet, ces dernières constituent un genre un part. Elles ne sont pas corporatives, alors que les charpentiers, les maréchaux-ferrants, les boulangers et bien d'autres corps d'états firent éditer des estampes en l'honneur de leur métier, où voisinent outils, devises et scènes de la vie compagnonnique. Perdiguier, qui chérissait sa société, celle des menuisiers du Devoir de Liberté, ne dessina pourtant rien qui la concernât.

Ses œuvres ne donnent pas non plus dans la surcharge symbolique ou l'allégorie empreinte de romantisme, comme celles de Bourguet et de Charue⁶. Esprit modéré et rationaliste, il s'est méfié des mystères spéculatifs et des légendes ; les premiers, selon lui, entraînant hiérarchies et divisions au sein des sociétés, les secondes générant le fanatisme.

Au contraire, ses lithographies s'adressent à tous les compagnons, quels que soient leur métier, leur rite ou leur grade. Veut-il faire connaître les tenues des compagnons ? il édite *Le Compagnonnage illustré*, où chaque corps d'état est représenté et placé sur un pied d'égalité avec les autres. Veut-il appeler à la fraternité ? il dessine *La Réconciliation des Compagnons*, la seule lithographie compagnonnique du XIX^e siècle qui, à notre connaissance, s'inspire d'un fait historique.

Et lorsqu'il fait une concession au légendaire en imprimant les portraits des trois fondateurs, il traite le sujet sans apparemment conférer plus d'importance à l'un ou à l'autre. Si bien que ces trois

4. BnF cote : Rp 14130.

5. Cité par J. Briquet, *op. cit.* p. 301.

6. Jean-Baptiste Bourguet, dit « Forézien Bon Désir », Compagnon tisseur-ferandier de Saint-Étienne (1827-1900), est l'auteur d'une dizaine de lithographies, dont « l'Union des corps d'état », le « Voyage de la S^{te} Baume », « La Fidélité », « Le Devoir en boutique des Compagnons maréchaux-ferrants », « Honneur aux hommes d'élite », etc. Pierre Charue, dit « Bourguignon le Bien Zélé », Compagnon cordonnier-bottier, dessina vers 1880 la lithographie intitulée « Le Génie du Compagnonnage faisant le tour du Globe ». Cf. L. Bastard, « L'Iconographie compagnonnique du XIX^e siècle », in *Catalogue* de l'exposition « Le Compagnonnage, chemin de l'excellence », au Musée des Arts et Traditions Populaires ; Paris, RMN, 1995.

7. Le triptyque en corde de chanvre tressée et nouée, chef-d'œuvre du compagnon cordier Louis Barthès, réalisé durant l'entre-deux guerres et présenté à l'exposition municipale de Tours de 1938, est tout aussi significatif d'une volonté de rapprochement entre les trois rites. Barthès était favorable à la Fédération Compagnonnique d'Ernest Boyer. Cette œuvre, encadrant les trois lithographies de Perdiguiers, est visible au musée du Compagnonnage de Tours et a été notamment reproduite dans la revue de la SEMA, *Métiers d'Art*, n° 3, mai 1978, pp. 12-13 et par J.-N. Mouret dans *Les Compagnons, chefs-d'œuvre inédits, anciens et contemporains*; Paris, Hatier, 1995, p. 110-111.
8. Ainsi, J.-B. Bourguet (cf. note 6), qui réalisa autour des années 1880 une lithographie intitulée « Maître Jacques » et une autre dénommée « Honneur aux hommes d'élite » (où les trois fondateurs sont réunis), assez patement inspirées de celles de Perdiguiers. Citons également Contios, qui en édita également une pour les charpentiers d'Agen, vers 1880, en reprenant une partie des tableaux figurant derrière le Père Soubise.
9. Entre autres, Michel Ramousse dit « Velay l'Ami du Trait », compagnon charpentier du Devoir. Habile sculpteur sur bois, il fut l'auteur, vers 1930, d'un « Père Soubise » inspiré de Perdiguiers. Plus récemment (1986), les figures des trois fondateurs ont été réalisées par Michel Artous, dit « Ile de France la Recherche de la Perfection », compagnon ciseleur sur bronze de l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis. Enfin, en 1998, le compagnon maréchal-ferrant Jean Bourreau, « Tourangeau Cœur Fidèle », s'est exercé à sculpter un Maître Jacques exposé au musée de Tours.
10. Pierre Petit, dit « Tourangeau le Disciple de la Lumière » est l'auteur de trois vitraux ornant la première salle du musée de Tours, chacun d'eux représentant l'un des fondateurs du Compagnonnage.
11. Aux Éditions Jeanne Laffitte, à Marseille.

images constituent un triptyque original, sans aucun équivalent dans l'iconographie compagnonnique du XIX^e siècle.

À partir de 1865, tous les compagnons, de chacune des sociétés issues de Salomon, de Maître Jacques et du père Soubise, purent acquérir le portrait de leur fondateur avec ou sans les deux autres. Dans le courant « fédéral » de la seconde moitié du XIX^e siècle, beaucoup le firent pour affirmer leur volonté d'union des rites⁷.

Mais l'intérêt des compagnons pour ces œuvres n'était pas qu'un intérêt de circonstance. Perdiguiers avait été le seul à représenter – on écrirait presque « oser représenter » – les fondateurs du compagnonnage comme thème unique d'une estampe, alors que Maître Jacques, Salomon ou Soubise n'étaient apparus jusqu'alors que fort discrètement, comme perdus parmi les scènes compagnonniques et les symboles. Prudence des compagnons dessinateurs antérieurs? Méconnaissance de leurs attributs légendaires auxquels il ne fut pas suppléé par manque de créativité? Volonté de ne pas désacraliser des figures mythiques en les humanisant et en les représentant de façon trop concrète? On ne le sait et sans doute ces trois raisons cumulées expliquent-elles la relative discrétion des dessinateurs. Ce qui est sûr, c'est que Perdiguiers a innové durablement, car ses trois fondateurs ont servi – et servent encore – de modèles aux compagnons dessinateurs d'estampes⁸, sculpteurs⁹ ou verriers¹⁰. Il a imposé à des générations de compagnons une représentation jusqu'alors mal définie.

A. – Les illustrations du *Livre du Compagnonnage*

Préfaçant la réédition du *Livre du Compagnonnage* en 1978¹¹, Roger Lecotté écrit : « Du Compagnonnage, organisation ouvrière qui prend source dans les confréries de métiers à partir du XIII^e siècle, on n'a rien su avant Perdiguiers, chaque société transmettant ses propres règles, surtout oralement, jalousement gardées et sans connaître celles des autres corps et sociétés. Le *Livre du Compagnonnage* de Perdiguiers demeure le premier témoignage historique de cette institution dont la pérennité tient du miracle. C'est une sorte de Bible pour tous les Compagnons. C'est à ce titre qu'il est un document unique, irréfutable et d'une valeur incomparable. » Nous souscrivons bien volontiers à ce constat, car non seulement le texte, mais l'illustration du livre de Perdiguiers, ont un caractère absolument novateur.

C'est l'édition de 1857, la troisième et dernière du vivant de Perdiguiers (les autres étant de 1839 et 1841), qui est enrichie de quinze illustrations imprimées par la maison Castille. La première est un portrait de l'auteur, que nous avons évoqué plus haut. La seconde illustre le chapitre de « l'origine des premières sociétés » et la légende qui l'accompagne nous indique qu'il s'agit de « MAITRE JACQUES SALOMON LE PERE SOUBISE / Les Compagnons partent de la Judée pour se répandre dans le Monde. ».

On y voit, au fond, à gauche, le chantier de la construction du temple de Salomon et deux tailleurs de pierre à l'ouvrage. Au centre, sur un tertre, se tient le roi Salomon, couronné et drapé de son manteau royal, longue canne en main. Un groupe de compagnons,



Le départ des compagnons de Judée, après la construction du temple de Jérusalem, sous la conduite de Maître Jacques, Salomon et Soubise.

tenant outils et bâton, se tiennent derrière lui. Il s'agit des compagnons du Devoir de Liberté. Devant le groupe, se dirigeant vers la gauche, treize compagnons munis de leurs outils et de leur canne s'appêtent à quitter la Judée. L'un porte ses couleurs pendantes, enroulées autour d'une sorte de turban. Au milieu d'eux, un personnage revêtu d'une sorte d'étole semble se retourner une dernière fois. Il s'agit de Maître Jacques. Un troisième groupe, à droite, quitte également la Judée, le baluchon au bout du bâton posé sur l'épaule, la canne enrubannée à la main. Au centre, un personnage portant toge et manteau lève sa canne en direction de la route à suivre : c'est le Père Soubise.

Cette représentation d'un épisode légendaire du compagnonnage est traitée sobrement, sans détails qui permettent d'identifier de façon évidente chacun des trois fondateurs, à l'exception du roi Salomon. Ces figures évolueront pour aboutir à des images-modèles en 1862, 1863 et 1865, lorsque Perdiguier éditera ses célèbres lithographies des trois fondateurs, comme nous le verrons ci-dessous.

La suite du livre nous permet de découvrir une partie des tenues compagnonniques du temps. Dans l'ordre : celle du « 1^{er} Compagnon des Menuisiers du devoir de liberté / *Mêmes insignes pour les Serruriers; id. pour les Tonneliers. Le premier compagnon seul porte l'Écharpe.* » ; celle du « 1^{er} Compagnon étranger Tailleur de Pierre » ; celle du « Compagnon Menuisier du devoir » puis du « Compagnon passant Tailleur de Pierre ». Les images des compagnons en pied, portant canne et couleurs, continuent avec celle du « Compagnon Charpentier du devoir de liberté », puis du « Compagnon passant Charpentier, ou Bon-Drille / *les Chapeliers, les Tanneurs, les Couvreur, les Plâtriers, les Cordiers, portent aussi les couleurs au Chapeau.* » Trois autres planches nous montrent : « Le Compagnon Teinturier du devoir », « Le Compagnon Cordonnier du devoir / *Portant couleurs et faveurs.* » et enfin « Le Compagnon Blancher-Chamoiseur du devoir / *Revenant du pèlerinage de la Grotte de sainte-Baume en Provence.* »



Le Compagnon passant charpentier.



Le compagnon charpentier du Devoir de Liberté.

Cette série de tenues est une sélection de toutes celles, différentes, que portaient les compagnons. Perdiguier a d'abord choisi de montrer celles des principaux corps, réputés les plus anciens, des trois rites (menuisiers, tailleurs de pierre, charpentiers). L'insertion de la tenue d'une société contestée par presque toutes les autres, celle de cordonnier, est sûrement volontaire, afin de placer ce corps sur un plan d'égalité de droits au sein du Compagnonnage. La présence de l'image du compagnon teinturier se justifie probablement par l'originalité de sa tenue, puisqu'il est le seul à associer un tablier (de flanelle rouge) à ses couleurs. Enfin, le choix d'un blancher-chamoiseur est un hommage à Jean-François Piron, l'ami de Perdiguier.

Cette série est évidemment loin d'illustrer la totalité des tenues compagnonniques. La multiplication des lithographies coloriées aurait considérablement augmenté le prix de vente du *Livre du Compagnonnage*. Il est vraisemblable que des esprits jaloux en ont pris prétexte pour critiquer son auteur et l'accuser de partialité. Où sont en effet les tanneurs, les bourelliers, les tisseurs, les boulangers, les vitriers, les doleurs, etc., etc. ? C'est pourquoi Perdiguier, toujours sensible aux critiques, animé d'un sentiment d'égalité et d'un esprit pédagogique, reprendra cinq ans plus tard l'idée d'un panorama des couleurs et autres attributs, en éditant les quatre planches du *Compagnonnage illustré*. Mais avant de les décrire, achevons l'étude des illustrations du *Livre du Compagnonnage*.

L'un des chapitres du livre s'intitule « La rencontre de deux frères ». C'est un conte moral qui met en scène deux compagnons de métiers différents, l'un cordonnier, l'autre maréchal. Leur topage dégénère en rixe mais ils se reconnaissent comme frères, non seulement en compagnonnage mais d'abord par le sang. L'in vraisemblance s'efface devant la morale et les autres compagnons qui interviennent au cours du récit ne jurent que par la raison, la tolérance, la fraternité et l'union. L'illustration qui accompagne le conte nous montre un compagnon au centre, bras ouverts dans la position d'un orateur, entouré d'une vingtaine d'autres compagnons de métiers et rites différents, à en juger par leurs différentes couleurs. C'est la réconciliation générale, les uns s'embrassent, d'autres se serrent la main, d'autres encore se posent mutuellement la main sur l'épaule. La légende de la lithographie se réfère à la fin du conte : « Après les Questions d'Espagnol l'Union, et les réponses qui leur furent faites, il se fit un bruit sourd, confus... L'on vit des compagnons se serrer la main, d'autres s'embrasser avec transport. » C'était le rêve d'Avignonnais la Vertu, ce pour quoi il travailla sa vie entière. Il l'exprimera une seconde fois par l'image, comme nous le verrons ci-dessous, lorsqu'il éditera en 1862 *La Réconciliation des Compagnons*.

La première partie de l'ouvrage se termine par un long chapitre intitulée « Géométrie, architecture et Trait ». Elle est illustrée de cinq planches : l'étude des *Lignes*, qu'il aborde au paragraphe « Figures de géométrie » ; puis les planches 2 et 3 illustrent le « Dialogue sur l'architecture entre deux compagnons », en nous montrant les proportions des colonnes ; les planches 4 et 5 se rapportent au « Raisonnement sur le Trait ». Ces illustrations techniques ne présentent pas d'originalité par rapport à toutes celles des manuels de Trait et d'architecture de l'époque.



Illustration de « La rencontre de deux frères ».

B. – Le Compagnonnage illustré

Titre : *Le Compagnonnage illustré.*

Texte en bas, à gauche : *ÉDITEUR, Agricola PERDIGUIER, Auteur & Éditeur du Livre du Compagnonnage, Rue Traversière St Antoine, 38. Paris.*

Texte en bas, à droite : *Ch. DORLEANS del & lith. / Imp. Lithog. de D. MICHELET, r. Laffitte, 27, Paris.*

Ces mentions comportent des variantes mineures d'une planche à une autre, portant sur l'emploi des capitales ou non, de la ponctuation ou encore sur l'orthographe du nom du dessinateur (D'Orléans ou Dorléans)...

Le titre est précédé à l'angle gauche du numéro de la planche (Planche I, Planche II, etc.) et suivi, à l'angle droit, de la mention « Déposé ».

Dimensions : H : 360 mm, L : 550 mm.

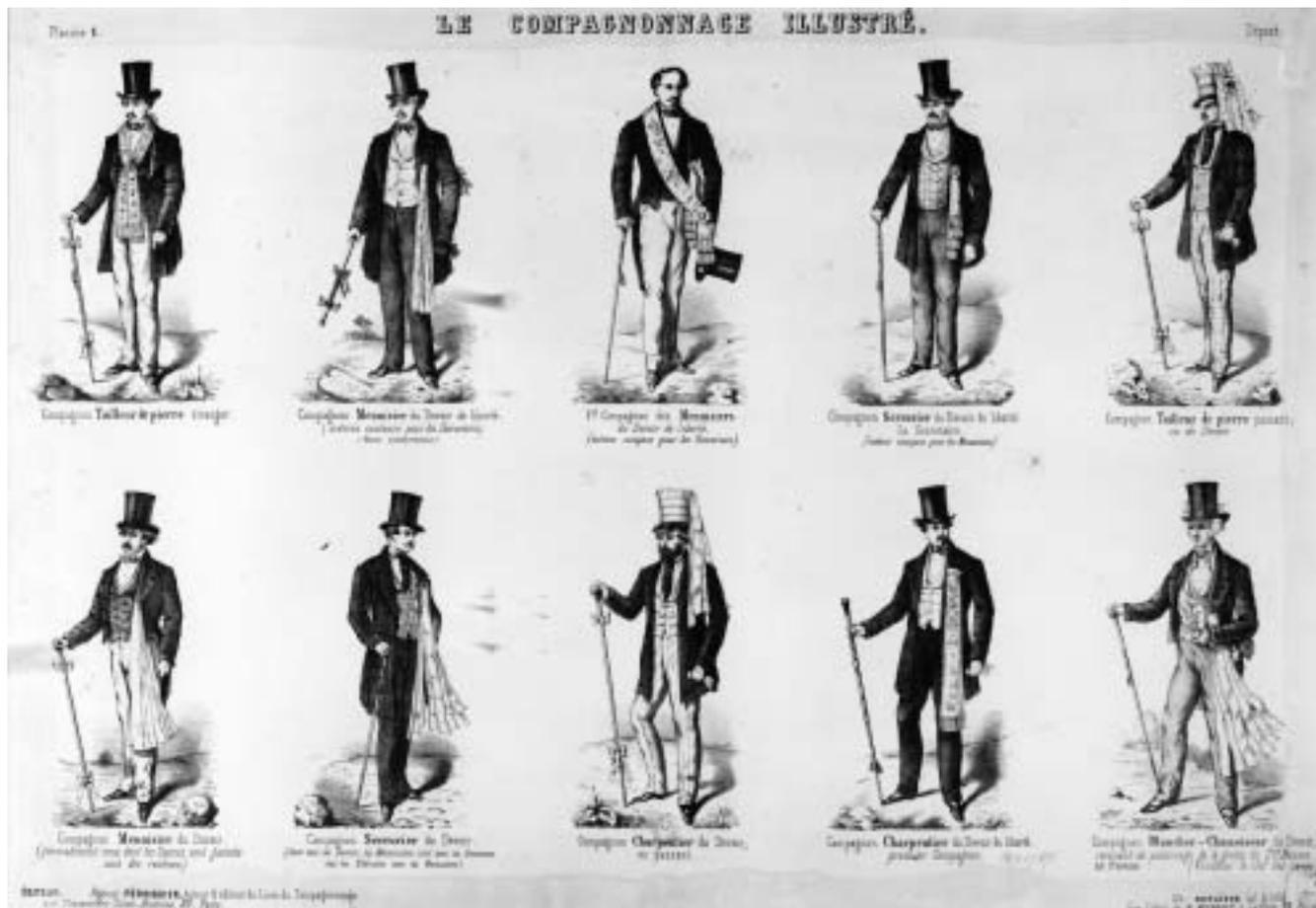
Date d'édition : vers 1862.

Toujours pénétré de sa volonté d'instruire les compagnons autant que les profanes, Perdiguier édite vers 1862 une série de quatre planches comportant chacune dix images de compagnons (cinq en haut, cinq en bas), portant canne et couleurs. Presque tous sont vêtus à la mode du temps, sauf quelques uns, que nous signalerons. Il est possible que Perdiguier ait fourni des photographies au dessinateur et on peut penser que certains personnages ont le visage de compagnons ayant réellement existé. C'est d'ailleurs le cas de l'un d'eux (le blancher-chamoiseur). L'examen de ces figures montre que leur présentation obéit à un ordonnancement qui, en général, ne laisse rien au hasard. Nous les décrivons sommairement sans nous attarder sur les particularités au niveau des couleurs et des cannes, qui distinguent les uns et les autres.

Planche I.

Pénétré de l'idée que le rite de Salomon était le plus ancien et le plus pur, et que les tailleurs de pierre étaient les tout premiers compagnons¹², Perdiguier a placé en tête le « Compagnon Tailleur de pierre étranger », revêtu de ses couleurs portées en étole. Il est aussitôt suivi par le « Compagnon Menuisier du Devoir de liberté » à propos duquel

12. « Les tailleurs de pierre, *Compagnons étrangers*, dit *les Loups*, passent pour être ce qu'il y a de plus ancien dans le Compagnonnage. » (*Livre du Compagnonnage*, Enfants de Salomon, Tailleurs de pierre).



Perdiguier indique entre parenthèses : « mêmes couleurs pour les Serruriers ». Le compagnon est en « tenue d'enterrement » : le pommeau de la canne est baissé vers l'avant et un crêpe noir orne le bras gauche du personnage ; autour de lui, on distingue une croix et une stèle. Le troisième est le « 1^{er} Compagnon des Menuisiers du Devoir de liberté », qui porte son écharpe. À nouveau une mention : « mêmes insignes pour les Serruriers ». Le quatrième est le « Compagnon Serrurier du Devoir de liberté. Le Secrétaire ». Là encore, une mention entre parenthèses nous indique : « mêmes insignes pour les Menuisiers ». Avec ces trois figures de Gavots, Perdiguier rend honneur à sa corporation et à son Devoir, fait mention des deux métiers du Devoir de Liberté, signale les distinctions existant entre les couleurs de réception (celles de compagnon) et les couleurs de fonctions (celles de premier compagnon et de secrétaire). On notera cependant qu'il n'a pas cru utile d'ajouter une quatrième figure pour distinguer le compagnon reçu du compagnon fini mais surtout qu'il n'a pas fait figurer la tenue des compagnons du troisième ordre (avec l'écharpe de « dignitaire » et le sautoir de président de chambre). L'ordre des « initiés » avait en effet été aboli depuis près de vingt ans mais subsistait dans quelques villes ; Perdiguier, qui n'y était pas favorable, ne pouvait les représenter sur cette planche.

À la suite du serrurier D.D.D.L. figure non pas un autre compagnon du même rite, mais un Devoir. Il s'agit du « Compagnon Tailleur de pierre passant ou du Devoir ». Perdiguier équilibre ainsi sa présentation des corps et des rites et donne la première place, logique-

ment, au tailleur de pierre, considéré comme le plus ancien corps des Devoirants. Puis il enchaîne avec le compagnon menuisier du Devoir, alors que les tableaux généalogiques (dont celui de 1807, qu'il reproduit dans le *Livre du Compagnonnage*¹³) donnent en général les charpentiers. Il est aussitôt suivi du compagnon serrurier du Devoir. Pour l'un et l'autre, Perdiguier apporte des précisions entre parenthèses (les cannes garnies de couleurs sont généralement celles des rouleurs et les menuisiers et ébénistes sont alliés aux serruriers). Il s'agit là d'une présentation qui respecte, non pas la généalogie supposée des corps d'états, mais le parallélisme entre le Devoir de Liberté et le Devoir : aux trois corps du rite de Salomon répondent les trois mêmes corps du rite de Maître Jacques.

La présentation se poursuit avec celle du « Compagnon Charpentier du Devoir, ou passant », lequel est suivi par son homologue, le « Compagnon Charpentier du Devoir de liberté » en tenue de « premier compagnon ».

Enfin, la planche s'achève par une figure qui ne s'inscrit pas non plus dans l'ordre généalogique mais qui est un hommage à un compagnon ami de Perdiguier. Il s'agit du « Compagnon Blancher-Chamoiseur du Devoir, revenant du pèlerinage à la grotte de S^{te} Baume, en Provence (Vendôme la clef des cœurs) ». Ce personnage est Jean-François Piron (1796-1841), chansonnier illustre et réformateur de sa corporation, qui fut gagné aux idées pacificatrices de Perdiguier à la fin de sa courte vie¹⁴.

Planche II.

Elle débute à nouveau par une concession aux généalogies qui placent souvent le corps suivant en tête des tableaux, non de par sa naissance mais en raison d'un privilège supposé accordé par un duc d'Orléans. Il s'agit du « Compagnon Chapelier du Devoir 1^{er} en ville ». Une mention entre parenthèses nous indique que « en général ceux dont les Cannes sont garnies *sont des Rouleurs*. »

La suite des figures n'obéit plus guère à un ordre déterminé de généalogie, de rite ou d'alliances. Si le tanneur et corroyeur du Devoir suit le chapelier car il s'agit d'un des plus anciens corps, il est suivi par le cordier (deux images, dont une de la tenue d'enterrement), puis par le maréchal (corps pourtant tardif), lui-même suivi par son « père en Devoir », le compagnon forgeron, représenté dans son « ancienne tenue » (bicorne, culotte courte et bas)¹⁵.

Puis suivent le « Compagnon Cloutier du Devoir » et une autre image du même, mais en « ancienne tenue d'enterrement », c'est-à-dire avec bicorne, culotte courte et bas, et les cheveux longs dénoués, tel qu'il est décrit dans le *Livre du Compagnonnage* (« Adjonction aux Enfants de Maître Jacques, états divers »). Perdiguier insère ensuite les représentations de deux corporations apparues tardivement, sans doute par volonté de les considérer au même rang que les plus anciens. Il s'agit du « Compagnon Sabotier du Devoir » et du « Compagnon Boulanger du Devoir 1^{er} en ville (tenue de fête patronale) ».

13. « Liste supplétive du rang qu'occupent les Compagnons Passants du Devoir », dans la seconde partie, à la fin du chapitre « Ce que le Compagnonnage a été et ce qu'il doit être ».

14. Perdiguier a reproduit quelques-unes de ses chansons et de leurs lettres échangées, dans le *Livre du Compagnonnage*. Sur Piron, se reporter à sa biographie et son œuvre dans les *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, cycle de conférences 1999, n° 2.

15. Cette ancienne tenue, selon la mode du XVIII^e siècle ou même de la Restauration, était encore portée en certaines circonstances solennelles à la fin du XIX^e siècle.

Planche III.

Cette planche s'ouvre avec les images des compagnons des « Quatre Corps », c'est-à-dire le « Compagnon Fondeur du Devoir, saluant le 1^{er} en ville à son atelier », suivi du « Compagnon Poëlier (*ou Chaudronnier*) du Devoir, entrant en ville », puis du « Compagnon Coutelier du Devoir, 1^{er} en ville, portant le sac d'un frère qu'on met sur les champs (*conduite générale*) » et enfin du « Compagnon Ferblantier du Devoir, 1^{er} en ville, commandant une assemblée. » Ces représentations sont curieuses car les tenues sont celles de l'Ancien Régime, alors que des compagnons de ces métiers étaient encore assez nombreux à l'époque où Perdiguier fit éditer ses planches. Elles sont en tout cas fidèles, car les couleurs, unies, portent des mentions manuscrites qui constituent une particularité de ces « Quatre corps ».

Sans lien avec eux, suit le « Compagnon Tisseur-Ferrandinier du Devoir (*Champ de Conduite*) », puis deux compagnons de même métier mais de rites différents : le « Compagnon Doleur du Devoir (*Fini, le reçu ou P.[assé] a le Blanc, le Bleu, le Rouge*) » et le « Compagnon Tonnelier du Devoir de liberté (*1^{er} Compagnon*) ». On revient ensuite au rite de Soubise, abordé avec le charpentier passant de la première planche, pour découvrir la tenue du « Compagnon Couvreur du Devoir (*mêmes insignes pour le Plâtrier*) ». Il est suivi d'une image d'un corps peu connu, celui du « Compagnon Tailleur de pierre de l'Union (*1^{er} Compagnon*) ». Ce compagnonnage était issu d'une scission des « jeunes hommes » des compagnons tailleurs de pierre du Devoir Étranger¹⁶. Enfin, la planche s'achève sur l'image du « Compagnon Tondeur de Drap du Devoir ».

Planche IV.

Cette dernière planche nous montre, sans ordre déterminé, le « Compagnon Vannier du Devoir. *Tenue d'enterrement. Pour les autres cérémonies, vert, bleu, blanc, rouge. 2^{ème} Boutonnière* », puis le « Compagnon Tourneur du Devoir », le « Compagnon Teinturier du Devoir », le « Compagnon Vitrier du Devoir », le « Compagnon Sellier du Devoir », le « Compagnon Charron du Devoir », le « Compagnon Bourrelier du Devoir », le « Compagnon Plâtrier du Devoir », le « Compagnon Toilier du Devoir » et enfin le « Compagnon Cordonnier-Bottier du Devoir ».

Cette série n'appelle pas de commentaires particuliers, si ce n'est que le compagnon plâtrier est presque semblable, par son attitude et ses couleurs, au compagnon couvreur de la planche III, comme cela avait été indiqué. On notera également que Perdiguier distingue bien le compagnon sellier du compagnon bourrelier, car il s'agissait bien, jusqu'à l'extinction des selliers dans les années 1880, de deux corps distincts. La nouvelle dénomination de « compagnons selliers-bourreliers-harnacheurs du Devoir », adoptée par les compagnons du cuir dans les années 1920, ne doit pas laisser penser que les deux corps se sont réunis, puisque les selliers, moins nombreux que les bourreliers, avaient rejoint l'Union Compagnonnique à la fin du XIX^e siècle.

16. Dans le *Livre du Compagnonnage*, Perdiguier précise, au chapitre des « Enfants de Salomon, tailleurs de pierre » : « J'ajouterai qu'une rupture a éclaté depuis peu chez les Compagnons étrangers, que des Jeunes-Hommes s'en sont retirés, et ont formé une association nouvelle, dite des Compagnons de l'Union. Cette association reste sous la bannière de Salomon. » On les appelait aussi les « Violets », dénomination due à leur couleur violette, portée, selon Boyer (*Le Tour de France...*, p. 42) « pour rappeler les sévices dont ils se disaient victimes de la part des Compagnons et des Maîtres de cet Ordre », ce qui nous semble douteux.

Importance documentaire.

Ces quatre planches constituent une documentation de premier ordre, la première et même la seule qui donne presque toutes les tenues des compagnons au milieu du XIX^e siècle. C'est une source précieuse pour identifier les compagnons des photos sans légende de cette époque et jusqu'au début du XX^e siècle. De nombreux détails sont respectés (nous avons vu plus haut les couleurs des Quatre Corps, mais on peut aussi remarquer l'écharpe du Premier Compagnon menuisier du Devoir de Liberté). La dimension des cannes – courtes dans beaucoup de corporations –, le nombre de couleurs, la manière de les porter, certains usages (ceux des forgerons et des cloutiers, par exemple), tout cela est fidèlement reproduit.

Comment Perdiguier a-t-il travaillé pour donner des instructions aussi précises au dessinateur-lithographe ? Sans doute a-t-il beaucoup observé, sans doute aussi a-t-il fait appel à ses amis des autres sociétés. Il n'est pas exclu qu'il ait travaillé sur de petites photos de compagnons en tenue (il en existait déjà de nombreuses).

On retrouve à travers ces planches le souci d'exactitude et de pédagogie de Perdiguier. Elles constituent un complément au *Livre du Compagnonnage*, qui avait amorcé le principe d'une documentation par l'image.

Toutefois, on remarquera que si certains corps sont illustrés par plusieurs images, selon les états et les cérémonies, d'autres ne figurent pas dans ce panorama. Il s'agit de petits compagnonnages dissidents, peu ou pas reconnus par d'autres, tels que, chez les seuls cordonniers, les Sociétaires, les Indépendants, les compagnons du Devoir de Liberté et les compagnons de l'Ere nouvelle du Devoir. Il existait aussi des Sociétaires puis compagnons boulangers du Devoir de Liberté et, chez les chapeliers, des Droguins ou Bons-Enfants. Certains, il est vrai, avaient abandonné canne et couleurs.

C. – La Réconciliation des Compagnons

Titre : *La Réconciliation des Compagnons*, suivi, au-dessous, de la ligne suivante, entre parenthèses : *Voir les gavots et les devoirs*, *Comédie*, Page 69 et suite.

Texte en bas, à gauche : *Agricol Perdiguier, Auteur Éditeur, r. Traversière St Antoine 38;*

Au centre : Déposé

Texte en bas, à droite : *Dorléans del. et lith. Imp. Becquet, Paris.*

Dimensions (impression seule) : H : 405 mm, L : 453 mm.

Date d'édition : 1862.

Cette lithographie est inspirée d'un épisode historique du compagnonnage. Le 21 février 1848, des émeutes révolutionnaires mirent en péril le trône du roi Louis-Philippe. Le 24 février 1848, il abdiqua en faveur de son petit-fils, le comte de Paris. Mais le peuple ne voulait plus de roi et le soir un gouvernement provisoire fut établi et la République – la seconde République – fut proclamée. L'élection des députés fut organisée pour le 23 avril et Perdiguier fut élu dans deux départements à la fois, la Seine et le Vaucluse. Il choisit la Seine et siégea à La Montagne.



La Réconciliation des Compagnons.

Or le 20 mars 1848, se produisit un fait extraordinaire dont le mérite revient à Avignonnais. En effet, 8 à 10 000 compagnons de toutes les sociétés de la capitale se réunirent vers dix heures du matin sur la place des Vosges et se jurèrent fraternité. Puis, revêtus de leurs couleurs et insignes, cannes et bannières, ils se rendirent en colonnes à l'Hôtel de Ville pour faire hommage de leur union au gouvernement de la République. On sait, hélas, que ce serment de fraternité éternelle ne dura que le temps de l'enthousiasme révolutionnaire, et que les querelles reprirent de plus belle, quoique moins violentes, quelques mois plus tard...

Bien plus tard, en 1862, Perdiguier écrivit une pièce de théâtre pour inviter les compagnons de rites ennemis à fraterniser comme en 1848. Intitulée *Les Gavots et les Devoirants*, elle était destinée à être jouée lors des fêtes qui commençaient à rassembler des compagnons de diverses sociétés, mais aussi devant un public plus large. Perdiguier avait consulté George Sand à ce sujet et elle ne l'avait guère encouragé à poursuivre dans la voie du théâtre : « C'est un art où l'âme et le talent ne suffisent pas toujours, il faut en ce moment je ne sais quelle habileté particulière que je ne sais pas pour capter le public. Encore si on arrivait tout droit devant lui, on saurait à quoi s'en tenir, mais pour se faire jour, il y a des difficultés dont vous n'avez pas d'idée et dans lesquelles je ne saurais pas vous éclairer et vous guider. Je cherche en vain à quelle personne je pourrais vous adresser pour un conseil et une direction. Je

trouve partout des raisons qui me semblent contraires à votre projet. J'y penserai encore, mais sans vous promettre de bien trouver. » (Nohant, 6 novembre 1861. Cf Anfos-Martin, *op. cit.*, p. 218). Ce n'était pas encourageant. Perdiguier écrivit et édita sa pièce, mais il ne semble pas qu'il l'ait fait représenter sur une scène¹⁷.

Revenons à *La Réconciliation*. Elle nous montre une foule de compagnons et, au premier plan, quelques mères qui portent leur couleur. D'autres compagnons se rendent au lieu de la réconciliation par bateaux (à gauche) ou à pied (à droite).

Les compagnons forment un demi-cercle au centre duquel s'élève un monument surmonté d'une banderole. Trois statues sont posées sur un piédestal : Salomon au centre, le Père Soubise à gauche, Maître Jacques à droite. Cette représentation n'est pas encore, notons-le, celle que Perdiguier va adopter lorsqu'il va éditer ses lithographies des trois fondateurs, à l'exception de Salomon. Maître Jacques ne tient pas le livre du Saint Devoir de Dieu, Soubise ne tient pas son plan. Le socle du monument est orné d'une équerre (au dessus) et d'un compas (en dessous). La banderole, ornée de compas et d'équerres et d'une figure barbue qui représente Dieu, est flanquée de deux oriflammes tricolores, celles du pavillon français.

Les compagnons tiennent leur canne en main et sont revêtus de leurs attributs : couleurs à la boutonnière pour la plupart des Devoirants, écharpe de Premier Compagnon pour les Gavots, ceinture-tablier pour les teinturiers du Devoir, couleurs au chapeau pour les charpentiers et quelques autres corps, couleurs fleuries en étole pour les tailleurs de pierre du Devoir Étranger...

Tous se tiennent pacifiquement, à l'écoute de l'orateur monté sur la base du piédestal. Certains lèvent leur chapeau en signe d'approbation. D'autres se serrent la main pour témoigner de l'entente retrouvée. À l'arrière plan, trente-sept bannières des sociétés du Devoir et du Devoir de Liberté sont déployées. Elles représentent la totalité des sociétés compagnonniques du temps de Perdiguier, à l'exception des groupements non reconnus par celles-ci (les sociétaires boulangers, tisseurs, tailleurs de pierre...).

Au centre – « sur les marches de l'autel » selon la légende de l'image – se tient « La Franchise de Grenoble ». Il s'agit d'un compagnon tailleur de pierre du Devoir Étranger, du rite de Salomon. Ce personnage a réellement existé et il a été l'un des plus ardents défenseurs des idées de Perdiguier durant les élections de 1848. Perdiguier lui fait tenir le discours suivant, placé au bas de la lithographie :

« Que tous les travailleurs soient frères, mais gardons nous d'être exclusifs. Nous travaillons, mais combien d'autres hommes travaillent comme nous, autant que nous... Honneur à l'Astronome, au Chimiste, au Physicien, au Géomètre, au Savant, à l'Artiste inspiré, au zélé Professeur, à l'austère Magistrat, à tout ce qui nous éclaire, à tout ce qui nous élève, à tout ce qui nous sert et nous aime. Celui-là travaille des bras, celui-ci travaille du cerveau, et ses fatigues égalent bien les nôtres, n'en doutez pas. C'est donc aussi un travailleur. Honneur à tout homme qui consacre ses efforts au progrès de la lumière et du bien sur la terre... Travailleurs, compagnons, amis de l'humanité, quel bonheur

17. *Les Gavots et les Devoirants ou la réconciliation des Compagnons* a été réédité en 2003 par C. Lacour, à Nîmes.

de nous voir réunis en corps si nombreux!... Que nos cœurs battent à l'unisson, que nos pensées touchent aux plus hautes sphères, concevons tout ce qui est grand, tout ce qui est juste, embrassons le monde et tous les êtres dans notre immense amour... Donnons-nous tous la main, soutenons-nous comme les enfants d'un même père... Formons une vaste famille, pratiquons la mutualité, la tolérance, la bienfaisance et ne sortons jamais des voies de la justice. Pensons que les peuples et Dieu nous regardent, et gardons nous de démériter jamais. »

Cet appel à l'amour a dû être prononcé dans des termes semblables en 1848. Les hommes de ce temps étaient des idéalistes qui associaient l'amour du prochain en faisant du Christ, l'ami des petits et des pauvres, le premier socialiste. Mais ce discours ne s'adresse pas qu'aux compagnons, qu'aux ouvriers, il prône l'amour de tous les travailleurs, qu'ils soient manuels ou intellectuels, savants ou artistes. On est loin encore de la lutte des classes qui inspirera les révolutionnaires de la Commune en 1871. Ici dominant les mots d'amour, de bienfaisance, de tolérance, de progrès, de lumière, d'humanité, de mutualité, de famille, de justice... Ce vocabulaire était celui des hommes de 1848, il était inspiré autant d'une relecture socialisante des Évangiles que de la morale de la franc-maçonnerie de l'époque. Perdiguier, écrivant sa pièce et éditant sa lithographie près de quinze ans plus tard, était toujours imprégné de cet idéal. Sa déception grandira au fil des ans et des événements...

La description de la lithographie correspond aux indications scéniques données par Perdiguier, à la fin de sa pièce (acte V, scène X, p. 69 à 75) et à celles qu'il donna dans un article du *Siècle* (7 janvier 1862, reproduit en note à la scène X). Il y mentionnait notamment que « Les fragments ci-dessus, et l'ensemble de la scène que nous représentons avec ses chants, avec ses discours, doivent servir de modèles aux grandes fêtes du Compagnonnage sur le Tour de France. Pour nous compléter à cet égard et pour donner la physionomie de tous nos personnages, nous avons fait imprimer la lithographie intitulée : *La réconciliation des Compagnons*. Elle donne l'ensemble de la grande scène et la masse des Compagnons de tous les Devoirs avec leur tenue et insignes. Les airs des chants exécutés là sont imprimés dans le cahier n° 2 des *Chansons nouvelles du Tour de France*. »

D. – Salomon

Titre : *Salomon / Roi de Judée né en 1043 avant Jésus-Christ, arrive au trône en 1019, meurt en 980. / Le Temple de Jérusalem commencé en 1015 achevé en 1008.*

Texte en bas, à gauche : *A. Perdiguier, Editeur, rue Traversière St Antoine, 38, Paris.*

Texte en bas, à droite : *Lith. Becquet, rue des Noyers, 37.*

Dimension de l'original (impression seule) : H. = 530 mm, l. = 395 mm

Date d'édition : 1862.

Si Perdiguier, nous l'avons dit, n'a pas créé d'estampes en l'honneur des Gavots, du moins débute-t-il son triptyque en commençant par Salomon. C'est le fondateur des compagnons du Devoir de Liberté,

et même le fondateur du compagnonnage tout entier, aux dires d'Avignonnais, qui se réfère à l'époque légendaire d'avant la division entre les Gavots et Dévoirants, entre Étrangers et Passants, au temps où les sociétés n'étaient pas encore christianisées mais obéissaient à la « Loi judaïque ». À tout seigneur tout honneur, donc.

Nous ignorons à quelles sources Perdiguier puisa pour dessiner le roi en majesté, ceint de la couronne à pointes, revêtu d'un manteau rouge étoilé, tenant ce curieux et long bâton de commandement, dont l'extrémité serpentiforme s'orne d'une main à l'index pointé vers le ciel. Une recherche à travers les ouvrages d'histoire religieuse et les bibles illustrées du XIX^e siècle nous permettrait sans doute de le découvrir.

Les couleurs des trois vêtements du roi – le bleu, le blanc et le rouge – ne sont, ainsi associées, ni celles des Gavots, ni celles des Étrangers. Elles sont, en revanche, celles de la République et ce choix (inconscient ?) n'est peut-être pas fortuit de la part du « montagnard » de 1848 qui associait la liberté politique et de pensée à celle de son Devoir.

À l'arrière-plan, à gauche, apparaît le Temple que fit édifier le fils de David dix siècles avant notre ère. Son entrée est bien marquée de deux colonnes monumentales Jackin et Boaz, mentionnées par la Bible (*Premier Livre des Rois*, 7, 21). Le Temple est orienté ouest-est, comme l'indique le soleil qui se lève à l'horizon.

De nombreux personnages se tiennent devant le monumental édifice, qui apparaît ainsi écrasant de splendeur. Certains se détachent du groupe. Deux d'entre eux sont montés sur des chevaux, le troisième est assis sur un dromadaire. Cinq autres les précèdent, un sac sur le dos ou bien une canne en main, pointée dans une direction inconnue. Cette scène évoque un départ et n'est pas sans rappeler l'illustration figurant dans le *Livre du Compagnonnage* (édition de 1857), intitulée « Les Compagnons partent de la Judée pour se répandre dans le monde ». Salomon, Maître Jacques et le père Soubise sont environnés de leurs fidèles qui s'apprêtent à prendre des chemins différents. La figure du père Soubise pointant sa canne est à rapprocher de celle du personnage qui semble conduire la caravane.

Au premier plan, à gauche, aux pieds du roi, sont posés pêle-mêle divers objets : une colonne brisée et son chapiteau de style « oriental », une scie, une règle, un compas, un niveau, un rabot, une truelle, un maillet, une broche, des clous, des tenailles, un marteau, un pic et une hache. Tous ces outils évoquent les métiers représentés au sein du Devoir de Liberté : tailleur de pierre, menuisier, serrurier et charpentier.



Au milieu des outils, on distingue un rouleau de parchemin où sont inscrits ces mots : « Sciences – Arts – Histoire Naturelle », évoquant le savoir des anciens autant que les connaissances que tout Compagnon doit acquérir. Deux tables de pierre sont également posées parmi les outils. Elles rappellent les tables de la Loi remises à Moïse. Sur la première, ces mots : « Prosélytes / Compagnons », qui se trouvent explicités par la présence des outils de chaque société du Devoir de Liberté. Sur la seconde, on lit : « Maçonnerie / Travail », suivis d'une équerre et d'un compas entrecroisés. Le terme « Maçonnerie » doit être entendu au sens de « franc-maçonnerie » et signifie que cette institution est, comme le Devoir de Liberté, d'essence « salomonienne ». Perdiguier pensait d'ailleurs que la « franc-maçonnerie des symboles » (nous dirions aujourd'hui « spéculative ») était issue des « maçons francs et maçons libres » d'Allemagne qui avaient pénétré en Occident après la construction du Temple de Jérusalem (cf. le *Livre du Compagnonnage*, au chapitre « Ce que le Compagnonnage a été et ce qu'il doit être » 1841, pp. 181-189). On sait aujourd'hui que cette affirmation n'est pas fondée. Rappelons que Perdiguier avait été lui-même admis dans la franc-maçonnerie en 1845, à la loge parisienne des « Hospitaliers de la Palestine ».

La partie droite de la lithographie ne comporte qu'un élément : il s'agit d'une fontaine qui sourd d'un rocher. C'est le symbole de la source, celle d'où sont issus tous les corps compagnonniques. Cette image est peut-être aussi une réminiscence de l'épisode biblique au cours duquel Moïse frappe le rocher pour en faire jaillir de l'eau et apaiser la soif des enfants d'Israël dans le désert (*Exode*, 17).

E. – Maître Jacques

Titre : *Maître Jacques / Fondateur des Compagnons du Devoir (Ami de Soubise)*

Texte en bas, à gauche : *A. Perdiguier, Editeur, rue Traversière St Antoine, 38, Paris.*

Texte en bas, à droite : *Lith. Monrocq, Paris.*

Dimensions de l'original (impression seule) : H. = 505 mm ; l. = 400 mm.

Date d'édition : 1863.

Un an après « Salomon », Perdiguier fait imprimer « Maître Jacques ». L'imprimeur a changé, la composition de l'œuvre également.

Maître Jacques est en pied, coiffé d'une toque ornée de rubans noués, bleus, rouges, verts et jaunes, tombant sur l'épaule gauche.

Il est vêtu d'une cape bleue et d'un habit médiéval brun, porte bas et poulaines et à sa ceinture pend une aumônière rouge ornée de l'équerre et du compas.

Il pointe l'index de la main droite vers un livre tenu en main gauche, sur lequel on lit : « Le S.: Devoir de D.: E.: D.: M.: J.: » (le Saint Devoir de Dieu et de Maître Jacques).

Sous le bras droit repose une canne de jonc à pommeau blanc et embout de cuivre, à laquelle est accroché un flot de rubans aux motifs indistincts, de couleurs verte, jaune, rouge et bleue.

Avec cette représentation, Perdiguier semble avoir opéré la synthèse de trois légendes. D'une part, Maître Jacques apparaît ici comme un compagnon tailleur de pierre, habile sculpteur des colonnes du Temple de Salomon. À ce titre, il porte ses couleurs au chapeau, notamment des rubans fleuris. De plus, sa haute canne est ornée d'un pommeau d'ivoire.

D'autre part, selon une autre tradition, Maître Jacques serait Jacques Molère, maître d'œuvre de la cathédrale d'Orléans au XV^e siècle. Ceci explique l'apparence médiévale de son habit et les résonances chrétiennes du titre du livre.

Enfin, une troisième légende assimile Maître Jacques à Jacques de Molay, le dernier grand maître de l'Ordre des Templiers, mort sur le bûcher en 1314. L'habit de Maître Jacques n'est pas sans rappeler celui de certains ordres de chevalerie, tel celui des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (cf. la miniature dite du « Siège de Rhodes », par Guglielmo Caorcino, du B.N. ms lat. 6067, fol. 9 v°, maintes fois reproduite et donnée par Roger Lecotté comme représentant, face aux chevaliers, des compagnons charpentiers et tailleurs de pierre).

Perdiguier a été fort embarrassé dans ses ouvrages pour donner quelque cohérence historique à ces légendes qui placent le fondateur des compagnons du Devoir à la fois dix siècles avant Jésus-Christ et quinze siècles après ! Mais s'il écartait l'origine templière, il accordait du crédit à l'épisode des « tours d'Orléans » (1401) sur lequel nous reviendrons.

Il est aussi très clair qu'il s'est inspiré des représentations de saint Jacques. Le saint patron des pèlerins, portant bourdon et gourde, et tenant le livre de la Parole du Christ ouvert, se trouvait dans de nombreuses églises et sur les images pieuses. Le génie de Perdiguier a été de pressentir, sans qu'aucun de ses écrits ne l'atteste, et pas plus ceux de ses contemporains, que saint Jacques était très probablement le premier et véritable archétype de Maître Jacques. Plusieurs indices l'ont confirmé depuis.

Si l'histoire a plutôt infirmé les trois premières versions, elle ne saurait réduire la dimension mythique de Maître Jacques. Le mythe, pour être a-historique, n'en a pas moins une réalité profonde dans le vécu des compagnons car il sert de modèle à partir duquel se façonne leur pensée et leur comportement.

Bien plus que Salomon et le Père Soubise, Maître Jacques se trouve associé à des épisodes légendaires que Perdiguier a figuré par six petits tableaux placés de part et d'autre du fondateur, entourés de baguettes de bois grossier. Il s'agit presque d'une bande dessinée avant la lettre !



L'ensemble se parcourt de gauche à droite sur trois rangs. La première scène est intitulée « Le Mont Moria ». C'est en ce lieu, selon la Bible (*Chroniques*, II, 3,1), que fut édifié le Temple. Il apparaît à l'arrière-plan du tableau, parmi un paysage de collines plantées de palmiers. Sur une éminence se tient Salomon entouré de dignitaires et de serviteurs. Au premier plan, un groupe d'hommes s'avance sur la gauche, sac au dos et canne en main. Ils sont conduits par un personnage qui s'appuie sur une canne ornée de rubans. C'est Maître Jacques, quittant la Judée pour revenir en Gaule avec ses disciples.

La seconde scène à droite, intitulée « Le Mont Liban », est également liée à la construction du Temple. Des bûcherons et charpentiers abattent et découpent les cèdres d'Hiram, roi de Tyr (*Premier Livre des Rois*, 4, 22-24).

La troisième scène, à gauche, est intitulée « Marseille ». Un phare s'élève à l'entrée du port, une caravelle et d'autres esquifs flottent sur les eaux. Au premier plan, Maître Jacques et ses compagnons débarquent en gaule.

La quatrième scène, à droite, est celle de la « S^{te} Baume ». C'est une vue inspirée des images de l'époque représentant le site provençal du pèlerinage chrétien. C'est en ce lieu, selon la tradition, que se retira en pénitence sainte Marie Madeleine. Mais c'est aussi celui où se retira Maître Jacques et où il fut assassiné. Des compagnons, sac au dos et canne en main, se dirigent vers la grotte précédée d'un long escalier. Tout au-dessus du sanctuaire se trouve la chapelle du Saint Pilon.

Le cinquième tableau, à gauche, intitulé « Orléans », nous entraîne au Moyen-Age, en 1401. C'est l'épisode narré par Perdiguier dans son ouvrage *Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière* (1861), au chapitre « Scission du Compagnonnage aux tours d'Orléans ». Voici ce qu'Avignonnais nous dit avoir puisé dans les archives des compagnons teinturiers :

« Les tours de la cathédrale d'Orléans furent commencées en 1401. Les travaux en furent confiés à Jacques Moler, d'Orléans, dit la Flèche d'Orléans, *jeune Homme du Devoir*, et à Soubise, de Nogent-sous-Paris, *G. : Compagnon et ménatzchim* des enfants de Salomon, dit Parisien le Soutien du Devoir.

Ces deux Compagnons étaient les conducteurs et appareilleurs de tous ces travaux. Un grand nombre d'ouvriers y étaient employés. Mais un mécontentement général se propagea parmi eux ; une grève s'organisa secrètement. Lorsque le tout fut établi, ils abandonnèrent leurs travaux.

Jacques Moler et Soubise, irrités de cette manière d'agir, inconnue aux francs, demandèrent à la Cour des Aides ce qu'ils avaient à faire en pareille circonstance. Le Parlement prononça de suite le bannissement de tous ces corps d'état organisés. »

La scène de l'estampe nous montre en effet la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, dont l'une des tours échafaudée reste inachevée. Au premier plan, à gauche, des hommes d'armes interviennent pour disperser les ouvriers. Un homme gît, un autre s'écroule sous les coups d'un ouvrier armé d'un bâton. On distingue, au centre, Maître Jacques portant ses couleurs autour de la tête, canne en main. À droite se tient un personnage revêtu d'une robe monacale : c'est le Père Soubise.

La suite de cette tragique affaire est évoquée par le sixième et dernier tableau, intitulé « La Loire ». À l'arrière plan se dresse la cathédrale d'Orléans, siège de la révolte. Sur la rive droite, des hommes entreprennent de traverser le fleuve. Leurs barques abordent sur la rive opposée où des compagnons, tenant leur canne enrubannée, s'apprêtent à quitter la contrée.

Dans l'ouvrage cité plus haut, Perdiguier a narré cet épisode en ces termes :

« Les charpentiers, teinturiers et serruriers, se rendirent aux ordres de Moler et Soubise, par crainte de subir les mêmes peines. Ils adoptèrent pour leur père Jacques Moler, d'Orléans. Celui-ci permit aux charpentiers d'adopter Soubise, de Nogent, ce qu'ils firent sur le champ. Mais une partie des menuisiers et serruriers formèrent une ligue et jurèrent d'être toujours fidèles à Salomon ; ils prirent la fuite et s'embarquèrent sur des *gavotages*, ou gabords (de là le nom de Gavot dont ils se parèrent eux-mêmes). Une partie des tailleurs de pierre prit la fuite également. Enfin leurs anciens titres furent brûlés, et Moler et Soubise proclamés maîtres de nom, et le Christ maître spirituel. »

Telle est l'origine légendaire des sociétés qui voulurent conserver les lois de leur premier fondateur, le roi Salomon, et qui prirent le titre de Compagnons du Devoir de Liberté. Mais Perdiguier, en apôtre de la réconciliation des sociétés, ne pouvait achever cette estampe sur l'évocation de la grande scission du compagnonnage. D'où, au bas de l'œuvre, l'image de l'espoir figurée par la rencontre de deux groupes de compagnons, ceux du Devoir de Liberté. Formant d'immenses cortèges, les uns s'avançant vers les autres, arborant cannes, couleurs et bannières. Ils sont précédés d'un compagnon qui tient un rameau d'olivier en signe de paix. La rencontre, espoir d'une réconciliation, sera effective devant l'autel à trois degrés, orné de l'équerre et du compas. Au dessus est tendue une banderole décorée de l'œil divin entre l'équerre et le compas et la balance. La légende de cette scène est explicite : « Traité de paix et d'amitié ». C'est la reprise du thème de la lithographie « Les Gavots et les Devoirants » et de la pièce du même nom.

F. – Le Père Soubise

Titre : *Le Père Soubise / Ami de Maître Jacques, Fondateur des Compagnons passants Charpentiers du Devoir, des Couvreurs et des plâtriers.*

Texte en bas, à gauche : *A. Perdiguier, Éditeur, rue Traversière St Antoine, 38, Paris.*

Texte en bas à droite : *Lith. Monrocq, à Paris.*

Dimensions de l'original (impression seule) : H = 510 mm, l = 410 mm.

Date d'édition : 1865.

Avec le Père Soubise s'achève le triptyque des fondateurs du compagnonnage. Perdiguier conserve la même composition que celle de la précédente lithographie, à savoir un personnage central au premier plan, six tableaux et des scènes de cérémonies au bas de l'œuvre.



La figure du Père Soubise est aussi énigmatique que sa légende est ténue. Le personnage porte cheveux, barbe et moustache blancs. Il est vêtu d'une robe de moine et de sandales qui évoquent l'habit des Bénédictins¹⁸. De la main droite, il tient le compas des charpentiers. Entre les branches ouvertes, se déroule une épure de charpente sur laquelle figurent ces mots : « Pensez, travaillez, progressez toujours, servez votre prochain et soyons modestes ».

La légende du Père Soubise est intimement associée à celle de Maître Jacques, du moins dans la version tardive rapportée par Perdiguier dans le *Livre du Compagnonnage*.¹⁹

Dans le *Livre du Compagnonnage*, Perdiguier rapporte, à propos de l'origine des premières sociétés, que « les charpentiers, Compagnons passants ou drilles, se donnent la même origine que les [tailleurs de pierre passants, menuisiers et serruriers du Devoir] ; ils seraient donc sortis du Temple, et le Père Soubise, savant dans la charpenterie, serait leur fondateur. »

Ainsi s'explique le premier tableau, en haut à gauche, intitulé « Légende » : Salomon, la main gauche appuyée sur un plan, indique de la droite le mont Moria, où va s'édifier le Temple. Il s'adresse au Père Soubise, qui pose une main sur le plan et de l'autre tient sa canne ornée de rubans. Ses disciples, assis ou debout, écoutent les instructions du roi.

Le tableau de droite porte le même titre mais son contenu est insolite. À l'arrière plan, à gauche, on distingue le Temple de Salomon, avec ses deux colonnes, entouré d'échafaudages. Au premier plan se déroule une scène de meurtre : un personnage s'écroule sous les coups de trois agresseurs. L'un tient une règle, l'autre un levier, le troisième un maillet. Cette scène n'est autre que celle de l'assassinat d'Hiram, le maître d'œuvre du Temple. La Bible évoque ce personnage dans le deuxième livre des *Chroniques* : « Hiram, roi de Tyr, répondit par une lettre qu'il envoya à Salomon [...] : j'envoie aussitôt un fin artiste, Hiram-Abi, fils d'une Danite, et de père tyrien. Il sait travailler l'or, l'argent, le bronze, le fer, la pierre, le bois, l'écarlate, la pourpre violette, le byssus, le cramoisi, graver n'importe quoi et tout inventer. »

C'est à partir de ce passage, notamment, qui met en scène un artisan omniscient, que s'est construite au début du XVIII^e siècle, la légende maçonnique de l'architecte détenteur de la « parole perdue », fondement des mystères du troisième degré, celui de « maître maçon ».

Cette légende est un avatar des nombreux récits de sacrifices associés à la construction des édifices : celui d'Abel tué par Caïn, de Romulus et Rémus, de Renaud de Montauban tué par des ouvriers de

18. Il a souvent été avancé que le titre de Père et l'habit monacal étaient des souvenirs des liens qui durent s'établir entre les Compagnons et les ordres monastiques. Ces derniers, bâtisseurs souvent, détenteurs du savoir au Moyen Âge, auraient transmis l'art du trait aux Compagnons et peut-être organisé leurs rites. Ils ont à l'évidence, de par leur organisation communautaire et leurs règles, servi de modèles aux compagnons. Les relations avec les ordres monastiques demeurèrent d'ailleurs empreints de bienveillance au moins jusqu'à la Révolution. (Cf L. Bastard, « Le Compagnonnage et l'Église au XVII^e siècle : des relations difficiles », in *Fragments...* vol. 3, 1999)

19. Il est en effet douteux que les deux personnages aient été associés avant le XIX^e siècle, époque où les différents corps du Devoir essaient de donner de la cohérence à une multitude d'origines et de filiations plus ou moins indépendantes. Les compagnons du XIX^e siècle entrent dans l'ère de la rationalité et de

la cathédrale de Cologne, ou encore de Maître Jacques assassiné à la Sainte-Baume. Toutefois, le contenu de la légende d'Hiram est spécifiquement maçonnique et l'on rencontre des traces de son élaboration au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, en Angleterre et en Écosse. Nous n'en connaissons point en France avant l'introduction de la franc-maçonnerie, vers 1730. Le compagnonnage paraît l'avoir ignoré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Perdiguier estimait à juste raison que ce mythe avait été intégré tardivement dans le légendaire des Devoirs²⁰.

Il est donc singulier qu'Avignonnais ait associé la légende d'Hiram à celle de Soubise, en contradiction avec ses écrits antérieurs. Cette anomalie s'explique peut-être par la volonté de l'auteur de « remplir » l'estampe avec l'évocation d'un épisode légendaire intégré à l'époque (1865) par la plupart des sociétés du Devoir et du Devoir de Liberté, à défaut de pouvoir illustrer l'histoire du Père Soubise.

Les autres tableaux semblent confirmer l'hypothèse d'un « remplissage ». Au deuxième niveau, à gauche, le tableau suivant est également intitulé « Légende ». L'on y voit trois personnages en entretien. Celui de gauche, portant tonsure et robe monacale, est vraisemblablement le Père Soubise. Son vis-à-vis est peut-être Maître Jacques. Le paysage indique qu'ils sont encore en Judée. Devant eux, cinq autres personnages semblent d'enfuir. Il s'agit sans doute de leurs disciples partant à la recherche des meurtriers d'Hiram, à moins qu'il ne s'agisse des compagnons quittant la Judée pour se répandre à travers le monde. À gauche se tient le chien fidèle, symbole du compagnon, particulièrement chez les charpentiers Bons Drilles.

Avec le quatrième tableau, intitulé « S^t Joseph », nous renouons avec la tradition chrétienne. Anne et Marie filent et conversent à l'ombre d'un monument ; Joseph le charpentier travaille une poutre à la biseau ; l'enfant Jésus, couché, joue avec un niveau. Des outils sont posés au sol : un compas, une équerre, un maillet, une varlope, un rabot. Ce type de scène se rencontre fréquemment dans les lithographies et gravures des compagnons Passants charpentiers du Devoir au XIX^e siècle, en raison de l'importance donnée au message du Christ. La fête patronale a lieu le jour de la Saint-Joseph (19 mars), les réceptions la précèdent et les lettres J.M.J. (Jésus, Marie, Joseph) revêtent une importance rituelle particulière chez les charpentiers.

Le cinquième tableau est intitulé « La S^{te} Baume – convoi funèbre ». Elle fait allusion, sans chronologie avec la scène précédente, à un épisode de la légende du Père Soubise. Après la construction du Temple, celui-ci s'embarqua avec Maître Jacques en direction de la Gaule.

« Ils avaient jurés de ne point se séparer – écrit Perdiguier dans le *Livre du Compagnonnage* – mais bientôt maître Soubise, dont le caractère était violent, devint jaloux de l'ascendant que Maître Jacques avait acquis sur leurs disciples et de l'amour qu'ils lui portaient, se sépara de lui et choisit d'autres disciples. Maître Jacques débarqua à Marseille et maître Soubise à Bordeaux. » Maître Jacques échappa un jour à un assassinat fomenté par les disciples de Soubise en se jetant dans un marais. Plus tard, retiré à la Sainte-Baume, il périt sous leurs coups. Après le récit de la mort de Maître Jacques, Perdiguier ajoute : « On ne sait pas si maître Soubise fut l'auteur de sa mort ; les larmes qu'il versa

l'historicité, et leurs écrits, quoique encore marqués par le légendaire, se ressentent de cette évolution.

20. Lettre d'Agricol Perdiguier à « Beau Désir le Gascon », 14 octobre 1840, insérée dans *Le livre du Compagnonnage*, 2^e partie, 1841, p. 78.

sur son tombeau et les poursuites qu'il fit à ses assassins, levèrent une partie des soupçons qui pesaient sur lui. »

Ce récit, peu favorable à Soubise, a été écrit en 1839. La scène du cinquième tableau est celle des funérailles de Maître Jacques, suivi par le Père Soubise. Elle a été dessinée vingt-cinq ans plus tard, à une époque où Perdiguier était plus que jamais ennemi des querelles entre Devoirs. Il était naturel que son auteur présentât les deux fondateurs des Devoirants comme des amis. La légende même de l'estampe insiste sur ce point : « Le Père Soubise, *ami* de Maître Jacques... »

Le sixième tableau est dénommé « Chaîne d'union ». Dans une grande salle décorée de tableaux et de cannes en sautoir, les compagnons charpentiers sont en habit de fête et portent leur chapeau ceint de leurs couleurs. Ils forment un cercle en se tenant par la main. Autour d'eux, femmes et enfants observent la scène tandis que l'orchestre accompagne les chants des Bons Drilles. C'est le rite aujourd'hui connu sous le nom de « chaîne d'alliance »²¹, qui s'effectue traditionnellement à minuit en diverses circonstances. Ici, il s'agit de la Saint-Joseph, la fête patronale des compagnons charpentiers. L'orchestre est là pour servir le bal.

Ce rite de fraternité est toujours pratiqué au sein des sociétés contemporaines du Devoir et des Devoirs Unis dont les membres reprennent souvent en chantant les couplets des « Fils de la Vierge » (1859), du compagnon cordonnier Jules Lyon, « Parisien le Bien Aimé » : « car c'est chez eux que se forme la chaîne / qui doit servir à lier tous les cœurs »...

Aux pieds du Père Soubise se trouvent placés divers outils ou attributs. À gauche : une hache, un maillet, une auge de plâtrier d'où dépasse le manche d'une truelle, des clous, l'extrémité d'une scie, d'un ciseau et d'un bisaguë. Ce sont les outils et instruments des charpentiers et des plâtriers.

Le maillet est posé sur le coffre à trois serrures, la « boîte » ou le « maître », qui sert à enfermer les archives, rituels, correspondances, couleurs et autres biens précieux dans la cayenne.

À droite, Perdiguier a dessiné une canne ornée de rubans multicolores, ainsi que des motifs d'architecture en plâtre, une ardoise et un marteau de couvreur, afin d'évoquer le travail des Bons Drilles plâtriers et couvreurs.

Dans cet ensemble, deux petits tableaux retiennent l'attention. À gauche, au-dessus du coffre, Perdiguier a représenté un lapin, un renard, un chien et un singe. Dans le *Livre du Compagnonnage*, il a donné l'explication de ces figures propres aux compagnons charpentiers : « Je ferai remarquer que dans ce corps d'état l'apprenti est appelé *Lapin*, l'aspirant *Renard*, le Compagnon *Chien*, et le maître *Singe*. Voici comment on explique ces qualifications. Le Lapin est le plus faible et le moins intelligent. Le Renard, plus grand et plus fort, fait courir le Lapin et le fait aller où il veut. Le Chien prime à son tour sur le Renard, et lui donne de rudes chasses. Le Singe, le plus fin, le plus adroit de tous, prime sur le Chien, sur le Renard et sur le Lapin, dispose de tout à son gré, et les exploite à son profit. Les charpentiers sont loin de se fâcher, quand on rit de ces nombreuses métamorphoses. »²²

21. Le terme *chaîne d'union* est employé de longue date dans la franc-maçonnerie. Il se pratiquait à l'origine à l'issue du banquet (ou *agapes*) qui suivait la réunion (ou *tenue*) des frères. Perdiguier l'emploie-t-il à la place du terme de chaîne d'alliance par confusion ou les deux termes (d'union et d'alliance) ? étaient-ils encore, de son temps, employés indifféremment ? La part d'emprunt d'une institution à une autre, la recherche de l'apparition du rite chez les compagnons, des circonstances où il se pratiquait, sont autant de points qui appellent des recherches. À noter que le rite, tel que représenté sur l'image, n'est pas pratiqué bras croisés comme aujourd'hui.

22. L'explication est plaisante mais atteste une méconnaissance du sens symbolique réel de ces figures, et surtout du couple renard-chien. Le renard est un chien sauvage, voleur, puant, imparfait, que la cérémonie de réception a pour but de purifier, « rifler », laver et transformer en chien, symbole de la fidélité, du Devoir. C'est pour cette raison que l'aspirant subit des épreuves telles que l'arrachage simulé d'une dent, des baptêmes, un rasage. Le même symbolisme était observé chez les plâtriers : l'aspirant est un « bouquin » (bouc) dont on coupera les cornes et que l'on purifiera de sa mauvaise odeur. Tous ces rituels sont à rapprocher de ceux pratiqués au sein des compagnonnages germaniques, y compris dans un « métier » tel que celui de médecin, où, au XVII^e siècle, à Strasbourg, au cours de sa « déposition », le candidat était « raboté », lavé, rasé, peigné et dont on arrachait la « dent de sanglier ». Le symbolisme est clair : l'initiation fait passer l'être sauvage et naturel à l'état d'être humain civilisé.

À droite, un autre petit tableau renferme l'image d'un bouc, d'un chien et d'un cabri. En effet, chez les compagnons plâtriers, le cabri est l'apprenti, le « bouquin » est l'aspirant²³ et le chien, le compagnon.

Joseph Potier²⁴, dit « Le Bien-Aimé de Saint-Georges de Reintembault », compagnon plâtrier de Besançon, est l'auteur d'une chanson intitulée « Les surnoms des plâtriers » (1878), d'où nous extrayons ces quatre couplets :

« De quatorze à seize ans d'âge
Le jeune homme est apprenti.
Pendant son apprentissage
On le surnomme cabri.
Eh! pourquoi? – Dans sa jeunesse,
Le cabri, plein de vigueur,
Saute et montre sa souplesse ;
C'est l'image de l'ardeur.

[...]

« Si peu qu'il reste en voyage,
On en fait un vrai bouquin ;
Ce nouveau titre l'engage
À marcher droit son chemin.
Allant d'une ville à l'autre,
Par ci par là broussillant,
Du gai Soupape l'apôtre
Est heureux en travaillant.

« S'il est bouquin, il enrage
De ne pouvoir être chien ;
Mais il faut un bien long stage,
Être franc, sans cela rien.
Le voilà chien : il commence
À goûter le vrai bonheur
Du généreux tour de France
Séjour heureux, bienfaiteur.

« Le bouquin est économe ;
S'il entreprend du travail,
C'est le singe que l'on nomme ;
Là du tour finit le bail.
Voilà les métamorphoses
Que subit le plâtrier.
Quoique, en ignorant les causes,
J'ose vous les publier. »

La partie inférieure de l'estampe comprend deux scènes intitulées « Fête patronale » et « Cortège ». Il s'agit de la Saint-Joseph des charpentiers, au cours de laquelle un chef-d'œuvre est porté sur un brancard par quatre compagnons, précédés d'une fanfare. À l'arrière marchent les compagnons, précédés des rouleurs, d'un suisse portant bicorne, canne, hallebarde et épée, suivis des Mères aux bras des premiers en ville. Sur

23. Peut-être s'est-il produit un de ces glissements de sens fréquents dans le vocabulaire compagnonnique. En effet, le bouquin-aspirant est synonyme de bouc mais c'est aussi un lièvre ou un lapin mâle, ce qui nous renvoie au lapin-apprenti des charpentiers.

24. Joseph Potier dit « Le Bien-Aimé de Saint-Georges de Reintembault », C.: P.: [Compagnon Passant] Bon Drille Plâtrier, Chevalier de l'ordre de J.: et S.: [Jacques et Soubise] : *Poésies; Feuilles et profils; Œuvres complètes*; Besançon, Millot Frères, 1891, pp. 166-168.



En-tête du journal *Le Compagnon du Tour de France* (1929-1940), associant les trois fondateurs, d'après les lithographies de Perdiguer.

un brancard apparaît ce qui semble représenter trois statuettes (Jésus, Marie, Joseph ?).

Perdiguer aimait ces fêtes qui ont traversé les siècles jusqu'à nous. Dans le *Livre du Compagnonnage*, il écrit : « Le matin du jour de la fête, les Compagnons vont à la messe ; de retour chez la mère, dans quelques Sociétés, on élit le nouveau chef, puis après il y a le festin de corps. [...] Dans tous les cas, la gaieté règne dans ces fêtes de Compagnons ; on boit, on chante, les imaginations s'exaltent, chacun est vraiment heureux et se croit transporté dans un paradis. Le lendemain ils donnent un bal où ils font danser les maîtres et les maîtresses qui les occupent. Ces jours de fêtes sont des jours de rapprochement et de sympathie entre les gens trop souvent divisés d'intérêt. »

Perdiguer reviendra sur ce sujet dans d'autres écrits. Dans *Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière* (1861), il écrira : « Conservons les fêtes patronales, elles forcent à la bonne tenue et relèvent le cœur et le moral des hommes. » Il publiera également dans le journal *Le Siècle* des 7 janvier, 12 et 15 avril 1862, un long article sur « Les fêtes patronales dans le Compagnonnage ».

Avec « Le Père Soubise » s'achève cette « lecture » des trois fondateurs. Lecture en vérité inachevée et partielle, pour au moins trois raisons. D'une part, les fondateurs du compagnonnage et les légendes qui les entourent demeurent une source permanente d'interrogations et d'interprétations. Synthétisent-ils les origines bibliques, monastiques et chevaleresques des Devoirs, comme le pensait Roger Lecotté ? Ou bien sont-ils à placer en étroite relation avec les matériaux de base des bâtisseurs, le fer, le bois, la pierre, comme le suggère François Icher ? Quand et

à partir de quelles sources ont pris corps ces trois personnages qui semblent n'avoir été que des noms dépourvus de légende durant des siècles ?

D'autre part, nous n'en doutons pas, bien des détails de ces lithographies peuvent se prêter à d'autres développements. Mais nous avons voulu en priorité laisser la parole à Agricol Perdiguiet lui-même, en citant ses propres écrits. Ces lithographies apparaissent ainsi comme l'illustration de ses livres. Tout cela semblera sans doute bien banal aux compagnons, mais en est-il de même pour tous ceux qui, hors des Devoirs, découvriront ces œuvres²⁵ ?

Enfin, de telles images, associant mythes et symboles, sollicitent la part d'imaginaire de celui qui les contemple. Elles intriguent, questionnent, éveillent. De sorte que, si précis soient-ils, les commentaires de ces lithographies apparaîtront toujours réducteurs et limités. La profonde impression de majesté qui émane des trois fondateurs suscite le respect envers le Compagnonnage et nous plonge dans un autre univers.

25. Nous nous souvenons, par exemple, de la pénible impression, ressentie il y a quelques années à la lecture d'un article paru dans un magazine prétendant « répondre à tout ». Ledit article, consacré à la Franc-Maçonnerie, était illustré par les lithographies de Salomon, Jacques et Soubise, présentés comme les fondateurs de cette institution !